

L'Évangile selon Lydia

L'Église Unie au féminin

Darla Sloan, pasteure



Il y a un peu plus d'un an, j'ai commencé à mettre mes chemises cléricales. Je sais, ça ne fait pas très réformé. Mais cela aide à m'identifier comme intervenante pastorale. Jeune pasteure, nouvellement arrivée en Gaspésie, j'ai dû me rendre au salon funéraire à plusieurs reprises dès les premières semaines. Tannée d'entendre chuchoter dans mon dos : « C'est la fille de qui, elle ? », j'ai glissé un petit bout de plastique blanc dans le col de ma blouse et alors... plus de questions.

Pas de questions, non plus, lorsque je me présente à une chambre d'hôpital dans le cadre de mes fonctions de coordonnatrice des services pastoraux. Les patients et leurs familles, majoritairement anglophones, membres ou amis des Églises anglicane et Unie, ont l'habitude de voir leurs pasteurs porter ce signe ostentatoire¹.

Dans les couloirs des hôpitaux, le col clérical ne dérange point. Ceux qui savent ce qu'il représente sont souvent curieux. Surtout les femmes. L'autre jour, dans l'ascenseur de l'Hôtel-Dieu de Québec, une médecin de mon âge m'interroge : « Êtes-vous... euh... prêtresse ?

- Oui, genre. Pasteure... protestante en fait... de l'Église Unie.
- Eh ben ! Êtes-vous nombreuses ?
- Oui, aujourd'hui les femmes représentent plus de 40 % du personnel ministériel actif dans l'Église Unie et environ 70 % des séminaristes. Vous savez, on a ordonné la première femme en 1936, quatre ans avant que les femmes retrouvent le droit de vote au Québec.
- Ouais, belle ouverture, ça !
- Effectivement. »

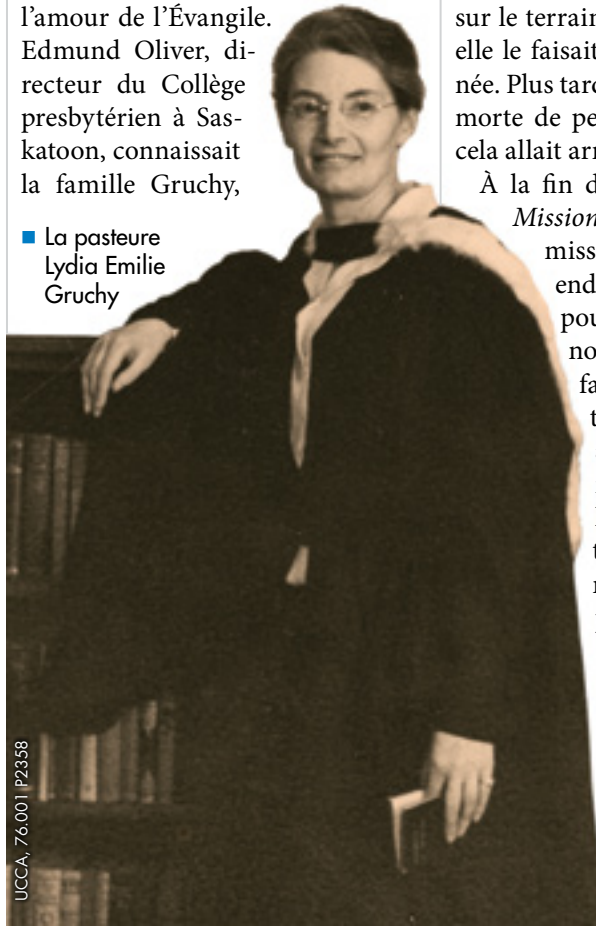
Je ne pouvais pas ne pas offrir une prière d'action de grâce pour Lydia Gruchy, la première femme ordonnée non seulement dans l'Église Unie, mais dans toutes les Églises historiques du Canada. D'autant plus que la veille, c'était le 77^e anniversaire de son ordination.

L'histoire de Lydia

Dans une entrevue publiée en 1985², Lydia Gruchy se disait fière d'être la première femme ordonnée, mais se demandait pourquoi Dieu l'avait appelée, elle. Elle n'y voyait aucune raison particulière. Elle s'était laissée guider et Dieu l'avait utilisée.

Comme il l'avait fait pour Lydia de Thyatire (Actes 16,13-15), le Seigneur avait ouvert son cœur aux paroles d'un homme venu pour l'amour de l'Évangile. Edmund Oliver, directeur du Collège presbytérien à Saskatoon, connaissait la famille Gruchy,

■ La pasteure Lydia Emilie Gruchy



UCCA, 76,001 P2358

car le frère de Lydia avait été séminariste avant sa mort durant la Première Guerre mondiale. Il savait que Lydia avait fait l'école normale, enseignait, et qu'elle avait un intérêt particulier pour les nouveaux arrivants. À l'époque, l'Église cherchait quelqu'un pour faire de l'éducation chrétienne auprès des populations immigrantes et offrait une bourse de deux ans pour des études en théologie. Edmund Oliver a tout de suite pensé à Lydia.

Une fois ses deux ans d'études terminés, elle décida de s'inscrire à la troisième année même sans bourse. Elle termina première de sa classe en 1923. Déjà, Oliver lui disait que la prochaine étape serait son ordination. Mais elle n'y pensait guère. Ce qui l'intéressait, c'était le travail sur le terrain, avec les gens. Et cela, elle le faisait déjà, sans être ordonnée. Plus tard elle dira : « J'aurais été morte de peur si j'avais pensé que cela allait arriver. »³

À la fin de ses études, le *Home Mission Board* la place comme missionnaire à différents endroits en Saskatchewan pour travailler avec les nouveaux arrivants. Elle fait de l'éducation chrétienne, prépare les gens à leur réception comme membres de l'Église, à leur mariage, au baptême de leurs enfants, mais elle doit faire appel à des pasteurs ordonnés des paroisses voisines pour les sacrements et les rites. Les distances entre les paroisses en Saskatchewan sont grandes



et il y a un manque de pasteurs. Rapidement, ses collègues pasteurs voient l'ordination de Lydia comme une solution, une façon de répondre aux besoins des gens qu'elle servait. Déjà en 1924, un rapport présenté au Conseil général de l'Église presbytérienne affirme que rien dans la Bible, ni dans la tradition de l'Église, ni dans la raison, n'empêchait l'ordination des femmes. Cette question épineuse aurait été un point de discordance entre les méthodistes et les presbytériens peu avant l'union de 1925.⁴ Selon Lydia, au début, même les femmes n'étaient pas très enthousiastes. L'ordre des diaconesses et les groupes de femmes telle la *Women's Missionary Society* étaient déjà actifs sur le terrain et avaient leurs façons de former des femmes pour le ministère. « L'ordination ne leur semblait pas nécessaire. »⁵ Ce sont les consistoires, et non Lydia elle-même, qui demandaient son ordination. « Il n'y avait rien de théorique, mais une réponse à un besoin concret. Ainsi en a-t-il été tout au long de ma vie, il me semble. »⁶

Mais pour répondre à ce besoin, il fallait changer ce qu'on appelait le *Barrier Act* qui empêchait tout changement aux Principes de l'Union. Le Conseil général décida de transmettre la question aux synodes, qui, ne parvenant pas à trancher de façon décisive, renvoyèrent la décision au Conseil général. Pendant 13 ans, les différentes instances de l'Église se renvoyèrent la balle. Finalement, Lydia fut ordonnée à la St. Andrew's United Church de Moose Jaw le 4 novembre 1936.

Une lutte inachevée

Mais ce moment historique ne signifiait pas pour autant que les femmes avaient obtenu automatiquement l'égalité et l'équité dans l'Église. Jusqu'au milieu des années 50, les femmes mariées devaient renoncer au « ministère responsable

et rémunéré ». En 1962, le Conseil général reconnut que le rôle des femmes dans la société changeait et adopta un rapport qui soutenait le droit des femmes mariées de travailler à l'extérieur de la maison. Toutefois, ce même Conseil général recommandait aussi que les jeunes mariées ne soient pas ordonnées et que celles qui l'étaient déjà soient suspendues lorsqu'elles devenaient enceintes ou avaient de jeunes enfants⁷.

Même de nos jours, les femmes n'ont pas atteint la parité avec les hommes. Oui, on a de quoi être fières de notre Église dont 40 % du personnel ministériel est constitué de femmes, surtout lorsqu'on se compare à d'autres confessions chrétiennes ou d'autres traditions religieuses qui excluent automatiquement les femmes de tout rôle de leadership. Mais il est évident qu'il reste du chemin à faire lorsqu'on constate que 70 % des membres de nos paroisses, ainsi que de nos séminaristes, sont des femmes alors que des 25 plus grosses paroisses de l'Église Unie, une seulement a une femme à sa tête⁸. Jusqu'à présent, il n'y a eu que 5 modératrices dans l'Église Unie⁹. Même chose au Québec, où on se flatte d'être si progressiste. On a beau ordonner des femmes depuis 1936, lorsque je suis arrivée à l'Église Unie St-Pierre en 2008, j'étais seulement la troisième femme pasteure à servir l'une des nombreuses paroisses des Églises historiques de la grande région de Québec, et la première à être appelée à une paroisse francophone dans cette ville.

Pas d'appui unanime chez les femmes

Les raisons qui expliquent ce phénomène sont complexes. Chose certaine, on ne peut dire : « C'est la faute des hommes. » Comme à l'époque de Lydia Gruchy, les femmes elles-mêmes ne sont pas

Les sacrements

Le protestantisme reconnaît deux sacrements, institués par Jésus lui-même : le baptême et la Sainte Cène.

Le baptême est offert aux enfants et aux adultes. Si ce sacrement a été célébré dans la petite enfance, le baptisé est confirmé dans son baptême lorsqu'il est en âge de comprendre. Nous reconnaissons la validité du baptême pratiqué dans les autres Églises chrétiennes, et le baptême dans l'Église Unie est reconnu par toutes les Églises qui pratiquent le baptême des jeunes enfants.

Lors de la célébration de la Sainte Cène, toutes et tous sont invités à la table du Seigneur. Dieu seul invite (pas l'Église), ainsi Dieu seul peut juger de la dignité de la personne qui y participe. Le partage eucharistique n'est pas célébré lors de chaque culte, mais à intervalles réguliers choisis par les communautés.

Ces sacrements sont les signes de la Parole vivante et de la présence de Dieu. Quant aux rites du mariage ou des funérailles, ils sont bien sûr célébrés dans l'Église Unie, mais nous ne les considérons pas comme des sacrements.




■ Homme ou femme, il arrive que le ou la pasteur-e cuisine le pain avant de présider la Sainte Cène.

toujours enthousiastes devant une femme en chaire. Certaines voient la vraie place des femmes ailleurs dans l'Église. Je me souviens de mon stage à Pembroke, en Ontario. Je venais tout juste d'arriver. Une membre de l'UCW¹⁰ me faisait visiter la cuisine... le « centre nerveux » de la paroisse. Elle m'a pris par l'épaule et m'a dit : « Reste proche de l'UCW, c'est là que les ficelles se tirent. » Il est vrai qu'une portion très importante des revenus de la paroisse, comme c'est le cas de bon nombre des paroisses de notre Église, provenait et provient encore des activités de l'UCW. Et des groupes de femmes, comme l'UCW,

sont régulièrement parmi les premiers à s'organiser pour soutenir une bonne cause.

Mais il y a encore aujourd'hui des femmes qui sont carrément allergiques aux pasteurs. Au début des années 2000, une ancienne qui faisait partie du comité de recherche de sa paroisse m'a déclaré : « Nous avons besoin d'un homme ». Pour certaines, « ministère », c'est masculin et invariable.

Oui, nous avons encore du chemin à faire, même dans l'Église Unie, pour arriver à l'égalité et à l'équité. Mais il est aussi vrai que nous avons beaucoup de motifs de fierté. Quand j'échange avec

d'autres femmes, venant d'Églises où les femmes n'ont toujours pas le droit d'enseigner ni d'accéder aux instances sacramentelles ou même décisionnelles, et lorsqu'elles me parlent de leur sentiment d'appel au ministère ordonné, je me reconnais tellement dans leurs histoires ! Je considère que j'ai beaucoup de chance d'appartenir à une Église qui, même si elle est loin d'être parfaite, me permet de vivre ma vocation, de continuer, à la suite de Lydia Gruchy et de tant d'autres femmes, à répondre aux besoins de mes contemporains, les frères et sœurs que Dieu met sur mon chemin. 

1 Dans l'Église Unie, le port de la chemise cléricale est loin de faire l'unanimité. À cet égard, voyez l'article « Collared » paru dans *The United Church Observer* : www.ucobserver.org/features/2012/02/collared/.

2 « The First Woman Ordained: interview by Bev Milton », *PMC*, automne 1985, p. 6-8.

3 « *I would have been scared to death if I'd thought that was coming.* » « Taking it out of the masculine », *Mandate*, janv.-fév. 1986, p. 17-19.

4 « The First Woman Ordained: interview by Bev Milton », *PMC*, automne 1985, p. 7.

5 *Ibid.*

6 « *It wasn't a theoretical thing at all. It was answering a need all the way through. That's what I have been doing all the time, I think.* » « Taking it out of the masculine », *Mandate*, janv.-fév. 1986, p. 18.

7 www.ucobserver.org/justice/2006/02/set_apart_then_set_aside/

8 « *Lead minister* » <http://blogs.vancouver.sun.com/2012/12/28/why-only-one-woman-leading-largest-25-churches/>

9 www.ucobserver.org/pogue_blog/2013/05/famous_five/

10 L'UCW – *United Church Women* – a été créée en 1962 par la fusion de deux organisations de femmes de l'Église.

À une époque où les femmes n'avaient que peu d'accès aux instances décisionnelles de l'Église, elles se sont créées des structures parallèles où elles pouvaient exercer leur leadership dans l'éducation de la foi et le service dans l'Église.